



HAL
open science

L'espace à trois dimensions des phénomènes sociaux.

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

Michel Grossetti. L'espace à trois dimensions des phénomènes sociaux. . SociologieS, 2011. halshs-01397185

HAL Id: halshs-01397185

<https://shs.hal.science/halshs-01397185v1>

Submitted on 15 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Michel Grossetti
Centre Interdisciplinaire de Recherches
Urbaines et Sociologiques (CIRUS)
UMR CNRS 5193
UTM
5, allées A. Machado
31058 Toulouse Cedex 9
tel 05 61 50 36 69
Michel.Grossetti@univ-tlse2.fr

L'espace à trois dimensions des phénomènes sociaux. Echelles d'action et d'analyse

2011 - *SociologieS*, <http://sociologies.revues.org/index3466.html>

Face à la variété des théories, des postures épistémologiques, et des méthodes de la sociologie, il est utile de disposer d'outils conceptuels permettant de se repérer. De ce point de vue, la question des niveaux d'analyse est tout à fait centrale car elle commande en partie d'autres aspects des différentes façons de faire de la sociologie. La classique opposition micro-macro ne suffit pas à rendre compte de la complexité des phénomènes sociaux et des façons de les appréhender. Elle est insérée ici dans un espace plus large dont les trois dimensions sont la masse, la durée et la généralité. Après une présentation de ces dimensions et des échelles que l'on peut leur associer, l'article aborde les opérations permettant de circuler dans cet espace, de « changer d'échelle » dans différentes dimensions.

*
* *

1. Pour un tournant post-giratoire de la sociologie

Les sciences sociales sont confrontées depuis une trentaine d'années à une multiplication de discours revendiquant des « tournants » (cognitif, linguistique, interprétatif, pragmatique, historique, etc.). Il s'agit à chaque fois de redéfinir les fondements de la discipline en prenant acte d'un changement majeur qui s'imposerait inéluctablement et ne laisserait derrière lui que les nostalgiques d'un temps révolu. La référence implicite de ces discours est évidemment la théorie des révolutions scientifiques de Thomas Kuhn¹. Le problème est que le schéma de Kuhn, qui ne fonctionne pas forcément toujours très bien pour les sciences de la nature², n'a jamais été pertinent pour les sciences sociales³, et encore moins en sociologie, où les disputes se terminent en général simplement par l'ajout d'une nouvelle chapelle à la kyrielle de celles qui existent déjà⁴. Et de fait, aucun des tournants revendiqués n'est une révolution au sens de

¹ Thomas Kuhn, 1962, *The structure of Scientific Revolutions*, University of Chicago Press, Chicago

² Peter Galison, 2002, *Ainsi s'achèvent les expériences. La place des expériences dans la physique du XXe siècle*, Paris, La découverte.

³ Ce qui était d'ailleurs le point de vue de Kuhn, pour qui les sciences sociales n'ont pas de paradigme, à l'exception éventuellement de l'économie.

⁴ Jean-Michel Berthelot J.-M., 1990, *L'intelligence du social*, Paris, Presses Universitaires de France.

Kuhn, puisque chacun ne concerne qu'un nombre limités de convertis et que la grande masse des sociologues continue de pratiquer la discipline comme auparavant. Cela produit une prolifération de chapelles plus ou moins durables qui sont les traces de ces multiples révolutions jamais achevées.

En réaction au foisonnement des courants, de nombreux sociologues finissent par tourner le dos à tout effort théorique pour se consacrer à un travail empirique minutieux, s'appuyant plus ou moins consciemment sur les cadres de raisonnement les plus standards (et peut-être aussi les plus robustes) : la sociologie durkheimienne pour les uns (généralement associée aux analyses statistiques), les théories de l'action stratégique pour d'autres, pour d'autres encore des versions simplifiées de l'interactionnisme à la Becker ou à la Goffman. Il arrive aussi que des sociologues renoncent, ne serait-ce que par moments, au concours de création de paradigmes et à la rhétorique des tournants pour examiner les possibilités de créer des langages hybrides et des formes de cumulativité. Face à la fermeture des courants, on peut en effet chercher à construire une sociologie métisse dans laquelle on admettrait que toutes les contradictions ne sont pas solubles, y compris certaines très fondamentales, mais où l'on chercherait à construire des passages, des langages hybrides. C'est ce que je voudrais faire ici autour de la notion d'échelles d'analyses.

Cette tentative de construire des outils susceptibles de relier des conceptions sociologiques différentes n'est pas la première. D'abord, les travaux d'épistémologie des sciences sociales ont opéré un premier déminage du terrain. Jean-Michel Berthelot, dont les recherches ont inspiré en partie la démarche dont ce texte rend compte, s'est efforcé de clarifier les formes d'explication à l'œuvre dans les analyses sociologiques⁵. Sa typologie des « schèmes d'explication » a le mérite de prendre le parti du pluralisme explicatif et de traquer, dans les textes eux-mêmes, les traductions opérées par les auteurs « canoniques » qu'il a choisis. Jean-Claude Passeron est aussi d'une aide précieuse par sa tentative de clarifier la place du « raisonnement sociologique » entre la logique des sciences expérimentales et celle de l'histoire⁶, même si l'on n'est pas forcé de partager ses convictions popperiennes sur les sciences expérimentales. J'ai aussi trouvé du soutien dans la tentative originale de Bruno Péquignot et Pierre Tripier pour remettre les théories sociologiques en perspective par rapport aux disciplines auxquelles elles ont emprunté des idées⁷, notamment lorsque, à l'issue de leur travail, ils expriment le sentiment que « si les sociologues n'ont pas trouvé le point de non-contradiction, (...) c'est probablement que leur volonté est trop grande d'expliquer tous les phénomènes, tous les processus et de mener toutes les opérations de recherche à l'aide d'une des panoplies à disposition ou au moyen d'une récapitulation, toujours à refaire, des méthodes et des théories » (page 184). D'autres réflexions, plus ancrées sur des expériences concrètes de recherche, vont dans le même sens. Ainsi, il y a quelques années, Bernard Lahire avait proposé une réflexion sur les contextes en sciences sociales à partir des recherches sur l'école et la culture⁸. Il y défendait une vision pluraliste des approches en sciences sociale, qui est proche de celle que je présente dans cet article : « Devant ces variations de la définition, implicite ou explicite, de la notion de contexte, la tentation est forte de dire, de façon tranchée, quelle est la bonne définition, l'échelle d'observation la plus pertinente, l'angle de vue le plus juste, et c'est d'ailleurs souvent ainsi que les chercheurs procèdent, dans une

⁵ Jean-Michel Berthelot, *L'intelligence du Social*, PUF, 1990

⁶ Jean-Claude Passeron, 1991, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, Coll. Essais et Recherches.

⁷ Bruno Péquignot et Pierre Tripier, 2000, *Les fondements de la sociologie*, Nathan.

⁸ Bernard Lahire, 1996, « La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques. », *Annales Histoire et Sciences Sociales*, n°2, pp.381-407

démarche visant au monopole de la définition légitime du contexte. Cependant, il nous semble scientifiquement plus fécond de prendre acte de la variation des effets de connaissance selon le contexte adopté. Dès lors qu'on ne se place pas en position polémique par rapport aux différentes manières de contextualiser les faits sociaux (...), on découvre les effets de connaissance propres à chaque mode de construction des contextes. » (page 393). Plus récemment, dans un ouvrage de synthèse sur les sciences sociales reprenant une partie de ses travaux⁹, Dominique Desjeux a défendu une conception selon laquelle « en fonction de la focale ou de l'échelle d'observation choisie, la réalité observée change, les points de repère se transforment, la question de la rationalité évolue. » (page 5). Cela lui permet de montrer que certaines contradictions classiques en sociologie sont en réalité des jeux d'échelle : « ce n'est pas parce que je travaille comme historien sur la longue durée qu'il n'y a pas de héros individuels ou de grands hommes. Si je me centre sur l'individu à une échelle micro-individuelle, d'un point de vue psychologique ou sociologique, il est normal de ne pas voir les classes sociales ou les institutions, mais je ne peux pas dire qu'elles n'existent pas. » (page 95). Un constat assez similaire est fait par Alain Caillé en ouverture d'un ouvrage collectif paru en 2004¹⁰ : « Il est déconcertant, et quelque peu décourageant, de constater que, plus que tout autre type de savoir institué, la discipline sociologique apparaît chaque jour davantage éclatée, tiraillée entre de multiples écoles et courants de pensée irréductibles. » (page 7), et plus loin « la tentation est donc de plus en plus forte, pour un nombre croissant de sociologues, de renoncer à tout espoir de synthèse, ou, plus modestement, de repérage des traits généraux de la discipline, et de se borner, pour être et se dire sociologue, à appliquer une démarche ou une méthode sociologique à des objets particuliers » (page 11). Comme on pouvait s'y attendre, les nombreux sociologues invités par l'équipe de Caillé à discuter de l'état de la discipline ont des vues très divergentes, même si tous partagent le diagnostic de départ, qu'ils s'en félicitent ou s'en désolent. Parmi les thèmes les plus récurrents figure la question des niveaux d'analyse, que ce soit sous la forme classique de l'opposition individualisme – holisme (revisitée dans tous les sens) ou sous des formes renouvelées.

Outre les épistémologues et sociologues évoqués, ce texte s'appuie aussi sur des idées exposées dans l'ouvrage collectif sur les échelles d'analyse en histoire dirigé par Jacques Revel¹¹. Dans la présentation de l'ouvrage, celui-ci écrivait : « Le problème n'est pas tant ici d'opposer un haut et un bas, les grands et les petits, que de reconnaître qu'une réalité sociale n'est pas la même selon le niveau d'analyse — ou, comme on le dira souvent dans ce livre, l'échelle d'observation — où l'on choisit de se situer. Des phénomènes massifs, que nous sommes habitués à penser en termes globaux, comme la croissance de l'Etat, la formation de la société industrielle, peuvent être lus en termes tout différents si l'on tente de les appréhender à travers les stratégies individuelles, les trajectoires biographiques, individuelles ou familiales, des hommes qui leur ont été confrontés. Ils n'en sont pas moins importants pour autant. Mais ils sont construits autrement. » page 12).

2. Echelles

La réflexion proposée ici ne se situe pas strictement sur le registre épistémologique, qui consisterait à repartir de textes de référence pour en analyser la logique argumentative

⁹ Dominique Desjeux, 2004, *Les sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection « Que sais-je ? » (n°3635).

¹⁰ Alain Caillé (dir), « Une théorie sociologique générale est-elle pensable ? De la science sociale », *Revue du MAUSS*, n°24, Second Semestre 2004, Paris, La Découverte.

¹¹ Jacques Revel (dir), 1996, *Jeux d'échelles. la micro-analyse à l'expérience*, Gallimard-Seuil-EHESS.

(Berthelot), à proposer à partir d'un raisonnement philosophique des normes scientifiques pour la discipline (Passeron), ou à faire un inventaire des approches sociologiques et de leurs emprunts à d'autres disciplines (Péquignot et Tripier). Comme Bernard Lahire ou Dominique Desjeux, je suis plutôt parti de mes propres travaux et de mes propres objets pour explorer une question qui me semble fondamentale pour une éventuelle entreprise de construction de passages entre les différents courants de la sociologie, celle des échelles d'analyse. Comme ces deux auteurs, je suis en effet convaincu qu'une partie au moins des querelles entre les courants de la sociologie relève de différences dans les niveaux d'analyse considérés. En particulier, une part importante des stratégies de déni de légitimité repose sur des jeux d'échelles : tel type de recherche est disqualifié parce que trop « micro » pour être généralisé ou trop décontextualisé, tel autre parce que les analyses à grande échelle caricaturent par trop le sens que les acteurs confèrent à ce qu'ils font et qu'elles mobilisent des données dont elles ne maîtrisent pas la construction. Comme les historiens, je pense qu'il est nécessaire de mieux comprendre ce qui se joue, à la fois pour les acteurs et pour les analystes, lorsque le niveau d'action change.

Clarifions tout d'abord un point de vocabulaire. L'expression « échelle d'analyse » peut avoir deux sens différents. Dans le premier sens, on considère qu'une échelle est un rapport entre la réalité et une représentation figurée, comme dans les échelles des cartes géographiques par exemple (l'échelle du 1/100000). C'est l'option choisie par exemple par Dominique Desjeux dans un ouvrage récent (Desjeux, 2004). Dans le second sens, on considère une suite de degrés ou de niveaux qui constitue une seule échelle (l'échelle de Richter par exemple). C'est ce second sens que j'ai choisi d'utiliser. Une échelle est constituée d'un ensemble de niveaux. La définition de l'échelle d'analyse comme ensemble hiérarchisé de niveaux permet de définir des échelles de nature différente, de sortir de la classique opposition micro-macro (avec plus ou moins de méso entre les deux) et d'introduire d'autres échelles, en particulier celles des durées.

De quelles échelles d'agit-il ? Des échelles d'observation, d'analyse, ou d'action ? Les échelles d'observation, qu'évoque l'historien Jacques Revel sont des niveaux de collecte de données. Ils peuvent être associés à des niveaux d'analyse très différents. Des données collectées à un niveau très micro peuvent concerner analytiquement des niveaux beaucoup plus massifs (par exemple lorsque l'on repère des références culturelles très générales dans les interactions), et réciproquement (lorsque l'on modélise des comportements individuels à partir de régularités statistiques). Les niveaux d'observation et d'analyse peuvent donc différer dans une étude concrète, même s'il est possible de les qualifier à partir des mêmes échelles. On peut dire la même chose des niveaux d'action, c'est-à-dire des niveaux que l'on considère comme pertinents pour définir les entités agissantes (individus, familles, organisations, états, etc.). Les échelles qui définissent les niveaux d'observation ou d'analyse peuvent être utilisées pour qualifier les niveaux d'actions. On considère alors que les niveaux d'action ne sont pas différents seulement dans l'œil de l'observateur mais aussi dans la réalité sociale elle-même. Cela signifie que les échelles ne sont pas réservées à la définition des opérations cognitives. Elles permettent aussi de caractériser des actions ou des formes sociales.

3. Trois dimensions¹²

¹² Cette section et les suivantes reprennent une présentation des trois dimensions déjà développée dans des textes précédents (notamment dans Michel Grossetti, 2010, « Imprévisibilités et irréversibilités : les composantes des bifurcations » in Marc Bessin, Claire Bidart, Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte, coll. Recherches, pp. 147-159).

La question des rapports entre les niveaux « micro » et « macro » est d'une certaine façon aussi ancienne que la sociologie. Plutôt qu'un inventaire exhaustif des nombreux textes qui ont été consacrés à cette question par des sociologues ou d'autres chercheurs en sciences humaines¹³, je préfère ici proposer une conception simple mais robuste de ce qui constitue le point commun des réflexions sur la question. Qu'est-ce qui différencie une rupture dans une trajectoire individuelle d'une crise économique ? A première vue le nombre de personnes concernées, qui rappelle la traditionnelle opposition micro-macro. La trajectoire individuelle concerne l'individu en question et ses proches, alors qu'une crise économique peut avoir des effets sur des millions de personnes. On peut faire de cette différence concernant le nombre d'acteurs impliqués dans un phénomène une dimension spécifique, la masse. Cela implique évidemment une définition de ce que l'on considère comme des acteurs ou des unités d'action. Mais, une fois cette définition choisie, il est possible de construire une échelle comportant différents niveaux pour cette dimension. Les classiques « micro » et « macro » peuvent alors prendre place dans cette échelle, avec autant de niveaux intermédiaires qu'on le souhaitera.

Les durées constituent à l'évidence une deuxième dimension, qu'il faut distinguer de la masse. En effet, certains phénomènes très massifs peuvent se révéler très éphémères (un mouvement de foule, un spectacle télévisuel), alors que d'autres, qui impliquent peu d'acteurs peuvent présenter une durée assez longue (un parcours de vie, une lignée familiale). Là encore, il est possible de construire sur cette base des échelles plus ou moins détaillées. Voici à titre d'exemple, une caractérisation des phénomènes sociaux selon ces deux dimensions, en adoptant des échelles simples, à trois niveaux. Pour la masse, j'ai utilisé une mesure fondée sur les acteurs individuels et j'ai distingué les niveaux de l'interaction (une douzaine de personnes au maximum), des organisations ou réseaux (quelques milliers) et des grandes masses (au-delà). Pour le temps, je me suis fondé sur les méthodes les plus usuelles en sociologie, l'observation et les entretiens pour définir les niveaux du temps bref (approximativement celui de l'observation), du temps « biographique » (borné par la durée de la vie humaine, qui permet de collecter des récits de vie), et du temps plus long, qui implique le recours aux archives.

Tableau 1. Typologie des phénomènes sociaux selon les niveaux de masse et de durée

échelle de temps	I temps bref de l'immédiateté ou du très court terme	II temps biographique (< vie humaine)	III temps historique (> vie humaine)
échelle de masse			
1 interaction (quelques dizaines au plus)	interactions	histoires de vie, relations durables (réseaux, communautés, groupes, familles)	lignées familiales

¹³ Parmi les très nombreux ouvrages traitant de cette question, on peut signaler les livres collectifs dirigés par Karen Knorr Cetina et Aaron Cicourel (1981) ou Jeffrey Alexander *et alii* (1987).

2 organisation, système d'action, réseau, (quelques milliers au plus)	rassemblement collectif, spectacle, colloque, volumes sonores, ambiances	organisations, réseaux villages / petites villes	dynasties, sectes, etc. villages / petites villes
3 masse	événements médiatiques, ou concernant de grandes organisations, des institutions, etc.	genèse ou évolution des grandes entreprises, ou des institutions (école, armée, etc.) villes, infrastructures de transport	genèse des institutions (états, marché, école, science, etc.) villes, infrastructures de transport

Enfin, il faut introduire une troisième dimension, plus difficile à construire, mais indispensable. C'est la dimension qui rend compte de la variété des contextes impliqués dans les activités étudiées. On peut parcourir l'éventail des masses et des durées en restant par exemple centré sur les activités de travail, faire le lien entre le travail et la santé, ou se placer sur un registre plus général de la sociabilité, des logiques d'interaction, de la domination ... Des sphères d'activité comme le travail, la famille, la santé, l'art, ou la science, qui font sens pour les acteurs sociaux aussi bien que pour les sociologues peuvent constituer des contextes dont la variété est saisie dans la dimension que j'appelle généralité. Les contextes peuvent aussi se définir à partir d'ensembles territoriaux, qu'ils soient ou non dotés d'instances politiques (nations, régions, etc.), mais qui présentent une forme de cohérence et des régulations collectives.

Pour définir les contextes impliqués dans une analyse, on peut mettre l'accent sur des caractéristiques individuelles (leur ressemblance ou leur complémentarité) induites par un contexte : par exemple, deux personnes exerçant un même métier partagent en tant que tels un certain nombre de ressources cognitives et de références. Situer l'observation dans un contexte induit que les individus disposent tous de ces ressources similaires, en deçà de celles qui les différencient. Le contexte est alors un ensemble présentant une homogénéité des ressources. On peut aussi insister sur les ressources de coordination, les règles, les normes, tout ce qui permet aux individus d'interagir significativement. Il faut en tout cas opérer une délimitation, soit en s'appuyant sur les frontières reconnues par les acteurs, soit en le faisant de façon analytique sur la base des données dont on dispose. Les contextes ont en commun de présenter des frontières (même floues et mouvantes), des éléments spécifiques (formes langagières, références, normes, ressources, etc.), parfois des « spécialistes ». En suivant ces principes, il est possible de définir une infinité de contextes sur des critères extrêmement variés, ce qui entraîne le risque de les voir proliférer à l'excès. Mais on peut en général définir un nombre limité de contextes pertinents pour une problématique déterminée. Une fois ceux-ci définis, on peut donc construire une échelle fondée sur la variété des contextes concernés par un phénomène, allant de la spécialisation (peu de contextes impliqués) à la plus grande généralité (nombreux contextes impliqués). On pourrait alors construire des tableaux comparables au précédent et croisant la dimension de généralité avec la masse ou la durée. Les trois dimensions et les échelles qui leur sont associées peuvent être utilisées aussi bien pour caractériser un niveau d'observation ou d'analyse qu'un niveau d'action.

4. Opérateurs d'échelles

Intéressons-nous à présent aux déplacements le long des différentes échelles. J'appelle opérateurs d'échelle des processus typiques de déplacement des niveaux d'action. On peut en imaginer de très nombreux. Je me centrerai ici sur ceux qui décrivent la forme que prennent les liens entre les niveaux d'une même échelle. Appelons-les opérateurs d'articulation. Dans les situations concrètes, les déplacements s'opèrent rarement sur une seule dimension, mais pour la clarté du raisonnement, je commencerai par examiner séparément les trois dimensions. Je distinguerai à chaque fois pour simplifier un niveau « micro » (petit nombre pour les masses, durée brève pour la deuxième dimension, spécialisation pour la troisième) et un niveau « macro » (grands nombres, longue durée, généralité).

Commençons par la dimension des masses. On connaît un certain nombre de modèles d'articulation des niveaux « micro » et « macro ». Le modèle de la reproduction¹⁴ en est un exemple. Dans ce modèle, le système au niveau « macro » est stable. La plupart des trajectoires individuelles (au niveau « micro ») suivent un cours conforme à la structure du système, mais certaines peuvent s'écarter du cours le plus probable. Il suffit qu'elles soient suffisamment minoritaires pour que la stabilité du système ne soit pas menacée. La reproduction se traduit donc par une prévisibilité élevée du système au niveau macro, qui n'est pas susceptible de se modifier significativement (il évolue en conservant ses structures fondamentales) et d'une imprévisibilité relative au niveau « micro », qui est parfaitement compatible avec des ruptures biographiques, à condition que celles-ci restent suffisamment marginales. L'agrégation¹⁵ constitue un autre exemple d'opérateur, dans lequel des comportements « micro » relativement prévisibles produisent un effet inattendu (éventuellement partiellement imprévisible) au niveau « macro ». Ici, le système considéré au niveau « macro » se modifie, éventuellement brutalement, mais sur la base d'une somme de séquences d'action relativement prévisibles et homogènes sur ce plan (aucune n'est considérée comme plus imprévisible que les autres).

Une des façons de définir la bifurcation comme opérateur d'échelle est de mettre avant les contrastes avec ces deux opérateurs « classiques ». En général, lorsque l'on utilise le terme de bifurcation, on suppose qu'une séquence d'action « micro » a plus de conséquences que les autres. Les séquences sont donc hétérogènes. De surcroît les conséquences concernent le niveau macro, donc modifient le système. On pourrait repartir de l'exemple classique de l'embouteillage pour illustrer le modèle de l'agrégation. Dans cet exemple, l'embouteillage résulte de l'agrégation des choix rationnels des automobilistes qui ont tous cru gagner du temps en prenant un chemin particulier. Supposons à présent que l'origine de l'embouteillage ne soit pas une agrégation de comportements habituels et prévisibles, mais un accident de la circulation. Dans ce cas, les séquences micro sont hétérogènes puisque l'une a plus de conséquences que les autres. On se rapproche alors du modèle de la bifurcation. Le tableau 3 résume ces opérateurs en croisant deux critères : l'hétérogénéité des séquences « micro » et l'importance du changement « macro ».

Tableau 2. Modes d'articulation « micro » / « macro » sur la dimension des masses

¹⁴ Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, 1971, *La reproduction*, Paris, Editions de Minuit.

¹⁵ Raymond Boudon, *La Logique du social*, 1983, Paris, Hachette et, *La Place du désordre*, 1984, Paris, PUF.

Changement « macro » Hétérogénéité des séquences « micro »	faible	fort
faible	1. Reproduction, (trajectoires modales)	2. Agrégation
forte	3. Reproduction (trajectoires déviantes)	4. Bifurcation

Tournons-nous à présent vers l'axe des durées. Le « macro » est à présent le temps long, que celui-ci concerne des petits nombres d'acteurs ou des grands nombres, et le « micro » des durées brèves. Nous retrouvons notre opérateur décrivant les situations de stabilité, la reproduction : chaque séquence a des conséquences faible sur le temps « long ». Si le temps long est celui d'un parcours de vie, cela implique qu'un écart imprévisible observé à un moment donné sur une trajectoire finira toujours par être compensé de telle sorte que le parcours d'ensemble n'en soit pas modifié. Alors que, envisagé sous l'angle des masses, le modèle de la reproduction admettait des trajectoires déviantes, il ne les tolère plus si on le considère sous l'angle des durées. Seules des séquences peuvent dévier de la voie la plus probable. L'opérateur d'agrégation n'est plus valable puisqu'il concernait par construction la dimension des masses. Mais nous avons un opérateur équivalent que j'appelle la sédimentation : la sommation des séquences d'action ne s'opère plus sur l'axe des masses, mais sur celui des durées. Les « typifications » décrites par Berger et Luckman¹⁶ correspondent bien à ce modèle. Chaque séquence d'action vient ajouter ses conséquences aux précédentes jusqu'à ce que celles-ci s'accablent et se traduisent par un changement (qui peut être graduel) au niveau du temps long. A nouveau, les séquences « micro » seront considérées comme homogènes, mais leur sommation produit des effets « macro ». Par contraste, la bifurcation correspond à la situation dans laquelle une séquence micro a plus de conséquences que les autres¹⁷. Le tableau 4 résume ces opérateurs.

Tableau 3. Modes d'articulation « micro » / « macro » sur la dimension des durées

Changement « macro »	faible	fort
----------------------	--------	------

¹⁶ Peter Berger et Thomas Luckman, 1996, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.

¹⁷ On pourrait distinguer le cas où les séquences sont homogènes dans leur nature mais hétérogènes dans leurs conséquences, la séquence « bifurcative » faisant basculer un équilibre existant en venant s'ajouter aux effets des séquences précédentes : la goutte d'eau qui fait déborder le vase n'est pas différente des précédentes dans sa nature mais elle l'est dans ses conséquences.

Hétérogénéité des séquences « micro »		
faible	1. Reproduction, (trajectoires modales)	2. Sédimentation
forte	3. Reproduction (séquences déviantes)	4. Bifurcation

Enfin, reprenons le raisonnement pour la dimension de généralité. Cette fois-ci le « macro » n'est plus la masse ou la durée mais le nombre des contextes impliqués dans les situations. On peut imaginer une conversation entre deux personnes qui soit très spécialisée (« micro »), sur le registre professionnel par exemple, ou au contraire très générale (« macro ») sur le sens de la vie ou la liberté. L'articulation « micro » / « macro » concerne la façon dont des activités spécialisées sont liées à des activités plus génériques. Nous retrouvons nos trois opérateurs. Cette fois-ci, la reproduction, qui suppose que le « macro » est stable, se traduit par une stabilité des entités les plus générales, l'espace social (au niveau la plus massif) ou les habitus individuels (au niveau micro). Aucun champ ou registre de pratique ne prend un relief particulier (première case), ou, si c'est le cas (troisième case), cela n'affecte pas le niveau général. Si des séquences homogènes s'agrègent pour provoquer un changement macro, elles ne le font plus sur l'axe des masses (agrégation) ou de la durée (sédimentation), mais sur l'axe de la généralité, ce qui se traduit par une montée en généralité progressive. Des changements situés dans des contextes différents s'agrègent pour provoquer un changement général. On peut raisonner à un niveau massif et considérer des changements dans des grandes sphères d'activités (activité économique ; sphère politique ; mœurs familiales ; etc.) qui se cumulent pour produire un changement perceptible au niveau le plus général des structures sociales, quelle que soit la façon dont on les conçoit. On peut faire un raisonnement similaire au niveau micro (la situation d'une personne par exemple) et observer des changements distincts mais cumulatifs dans les différents registres d'activité (vie familiale ; travail ; engagements militants ou associatifs). Les montées en généralité dans les débats publics¹⁸ constituent un exemple possible de ce type de processus. Si nous définissons la bifurcation de la même façon que précédemment, elle doit se traduire par l'existence d'un changement plus significatif dans l'un des contextes pris en compte au niveau « micro », avec des conséquences sur la situation générale. On peut penser aux cas où une trajectoire individuelle bifurque après un événement situé dans un contexte donné mais qui « contamine » les autres rapidement, par exemple un accident de santé qui altère la trajectoire professionnelle et la vie familiale. On peut aussi penser pour des niveaux plus massifs aux crises qui débutent dans une sphère d'activité

¹⁸ Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard et Laurent Thévenot, 2006, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte.

précise (crash économique par exemple) et qui déclenchent des changements en cascade dans les autres sphères.

Tableau 4. Modes d'articulation « micro » / « macro » sur la dimension de la généralité

Changement « macro »	faible	fort
Hétérogénéité des séquences « micro »		
faible	1. Reproduction, (autonomie de champs homologues, stabilité de l'espace social)	2. Montée progressive en généralité
forte	3. Reproduction (séquences spécialisées « déviantes »)	4. Bifurcation (contamination des sphères)

Dans les situations concrètes, les trois dimensions sont toujours plus ou moins associées. La durée est toujours là puisqu'on s'intéresse à des processus. Il ne peut pas y avoir de bifurcations sans hétérogénéité des séquences dans la durée. La sommation sur l'axe des masses suppose une mise en équivalence qui ne peut s'effectuer sans une forme d'effacement des contextes et donc de montée en généralité. Les contextes ont une masse et une durée et ne sont pas nécessairement stables dans le temps.

Le petit exercice de décomposition auquel je me suis livré est certainement un peu abstrait, mais il permet de dénouer et d'examiner séparément des éléments qui sont souvent intriqués dans l'analyse des processus. On se rend compte alors que l'on retrouve sans trop de difficulté des modèles classiques qui, loin de s'exclure, décrivent simplement des situations différentes. Les différences concernent les dimensions prises en compte, les conceptions relatives à l'homogénéité des séquences d'action « micro » et la stabilité des entités « macro ». Dans cet ensemble, la bifurcation trouve une place assez naturelle pour décrire les situations dans lesquelles les entités « micro » sont hétérogènes (certaines ont des conséquences plus importantes) et les entités « macro » instables.

*
* *

L'espace des phénomènes sociaux présenté ici est plus complet que la traditionnelle opposition micro – macro, tout en l'incluant sans difficulté. Les trois dimensions — de masse, de durée, de généralité — permettent de définir plus précisément les objets sociaux et constituent un bon outil de travail, tant pour construire des objets d'études, que pour exercer la réflexivité qu'implique la recherche en sociologie. Comprendre les dynamiques de changement de niveau sur les trois dimensions nécessite de concevoir des processus de changement de niveau d'action tels que celles qui ont été présentées ici (reproduction, agrégation, sédimentation, bifurcation), ou encore des processus d'émergence d'entités sociales situées à des niveaux différents dans les trois dimensions que ce texte n'a pu aborder faute de place¹⁹. Dans tous les cas, il est clair l'on ne peut plus enfermer les phénomènes sociaux dans une dimension unique.

BIBLIOGRAPHIE

Abbott A., 2001, *Time matters, on theory and method*, Chicago University Press.

Alexander J. C., Giesen B., Münch R., Smelser N. J. (eds) , 1987, *The Micro-Macro Link*, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press.

Berger P., Luckman T., 1996, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.

Berthelot J-M., 1996, *Les vertus de l'incertitude*, Presses Universitaires de France.

Bessin Marc, Bidart Claire, Grossetti Michel (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte, coll. Recherches, pp. 147-159.

Boltanski L., Thévenot L., 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

Boudon R., 1983, *La Logique du social*, Paris, Hachette.

Boudon R., 1984, *La Place du désordre*, Paris, PUF.

Bourdieu P. et Passeron J-C., 1971, *La reproduction*, Paris, Editions de Minuit.

Cardon D., Granjon F., 2003, «Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilité », in O. Donnat, P. Tolila (dir.), *Les public(s) de la culture*, Paris : Presses de Sciences Po, pp. 93-108.

Desjeux D., 2004, *Les sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection « Que sais-je ? ».

Desrosières A., 1995, "Classer et mesurer : les deux faces de l'argument statistique", *Réseaux (CNET)*, n° 71, mai-juin, pp. 11-29.

Grossetti M., 2004, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, PUF.

Grossetti Michel, 2006, « Trois échelles d'action et d'analyse. L'abstraction comme opérateur d'échelle », *L'Année Sociologique*, vol. 56, n°2, pp.285-307.

Knorr-Cetina K. et Cicourel A. V. (eds), 1981, *Advances in social theory and methodology : toward an integration of micro- and macro- sociologies*, Boston et Londres, Routledge et Paul Kegan

Revel J. (dir), 1996, *Jeux d'échelles. la micro-analyse à l'expérience*, Gallimard-Seuil-EHESS.

¹⁹ Les notions d'encastrement et de découplage en particulier (voir Michel Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, 2004, Paris, Presses Universitaires de France.

Thévenot L., 2006, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte.